

Aspects du monde de Gabrielle Roy

G. Roy : *La Rivière sans repos*. Montréal, Beauchemin, 1971, p. 164

G. Roy : *Un Jardin au bout du monde*. Montréal, Beauchemin, 1975, p. 211

G. Roy : *Cet été qui chantait*. Québec, Montréal, les Éditions Françaises, p.74

Thuong Vuong-Riddick

Numéro 7, août–septembre 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40464ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vuong-Riddick, T. (1977). Aspects du monde de Gabrielle Roy / G. Roy : *La Rivière sans repos*. Montréal, Beauchemin, 1971, p. 164 / G. Roy : *Un Jardin au bout du monde*. Montréal, Beauchemin, 1975, p. 211 / G. Roy : *Cet été qui chantait*. Québec, Montréal, les Éditions Françaises, p.74. *Lettres québécoises*, (7), 47–50.

Aspects du monde de Gabrielle Roy

La Rivière sans repos (1970) *Cet été qui chantait* (1972)

Un jardin au bout du monde (1975)

Dans la rubrique «Relectures» des *Lettres québécoises* de février 1977, Patrik Imbert se proposait de «dépasser les lieux communs en relisant *Rue Deschambault* de Gabrielle Roy», plus de vingt ans après la parution de ce recueil, publié en 1955. Sans doute l'oeuvre de Gabrielle Roy est toujours abondamment commentée et d'actualité. De plus, elle a réussi à garder la faveur populaire puisque *Bonheur d'occasion*, aujourd'hui encore, reste l'oeuvre la plus lue au Canada. Mais, depuis un certain temps déjà la critique semble se concentrer surtout sur la Gabrielle Roy de *Bonheur d'occasion* et des oeuvres dites «autobiographiques» comme *Rue Deschambault*, *la Petite Poule d'eau* et *La Route d'Altamont*.

Certes, *Bonheur d'occasion* marque une étape importante dans l'histoire littéraire du Québec, puisque ce roman a réussi à atteindre un public international, renouvelant presque l'exploit de Louis Hémon avec *Maria Chapdelaine*, mais il me semble pour le moins curieux que l'on se soit si peu intéressé à la production des oeuvres plus récentes de cette romancière, comme si, après avoir donné son chef-d'oeuvre en début de carrière, Gabrielle Roy n'avait plus produit que des oeuvres mineures ou négligeables par la suite, et qu'il ne convenait plus d'en parler qu'au passé ou «à l'imparfait» comme dirait Gilles Marcotte. Or ce qui me frappe justement, à la relecture de cette oeuvre, c'est, depuis *Bonheur d'occasion* (1945) à *Un Jardin au bout du monde* (1975), sa continuité et surtout l'élargissement constant de cet univers.

Si *Bonheur d'occasion* nous a fait participer à la vie et aux multiples drames du petit monde de St-Henri, les oeuvres «autobiographiques» ont fait découvrir son univers familial ainsi que les voisins et visiteurs, passants de toutes les origines, qui le fréquentent. Car l'univers de Gabrielle Roy est un monde essentiellement ouvert et fraternel, où se coudoient et cohabitent des hommes et des femmes venus de tous les continents, animés par la même passion de vivre, en marche, poursuivis par le «progrès», confrontés au passage du temps, au bonheur, à la mort... Immigrants, nomades et voyageurs, ils éclaireront déjà de leur présence l'univers familial de la narratrice de *Rue Deschambault*, de *La Petite Poule d'eau*. Il aurait été intéressant de les suivre à travers l'oeuvre entière, mais, dans le cadre de cet article, je voudrais m'attacher seulement aux trois dernières oeuvres: *La Rivière*

sans repos (1970); *Cet été qui chantait* (1972) et *Un Jardin au bout du monde* (1975).

La Rivière sans repos, Gabrielle Roy nous le rappelle elle-même, est née «d'un voyage accompli il y a quelques années en Ungava». Ce n'est certes pas la première fois que la romancière introduit le «nord» dans son univers. *La Montagne secrète* nous a déjà lancés dans ces immensités désertiques et sauvages que parcourt le peintre Pierre Cadourai, à la recherche de nouveaux paysages. Il ne s'agit plus d'un nord quasi mythique, mais de cette nature hostile et dure, toujours présente dans la vie des Esquimaux, décrite ici avec une grande richesse d'observation. Les trois premières nouvelles, «Le Téléphone», «Les Satellites», «Le Fauteuil roulant», offrent une certaine unité, puisqu'elles décrivent avec beaucoup de justesse, de réalisme et parfois un humour noir, l'irruption de la «civilisation» dans le monde esquimau et les problèmes apportés par le «progrès» introduit au nord par les hommes du «sud». L'une des formes de ce progrès consiste précisément à prolonger, par tous les moyens, la vie devenue vide de sens de ces êtres coupés de leur passé et de leurs racines, et qui ont du mal à vivre d'un présent qui ne leur offre que la caricature du monde des Blancs.

La Rivière sans repos, qui donne son titre à l'ouvrage, est intitulée «roman». Court roman ou longue nouvelle, c'est une oeuvre extrêmement intéressante sous bien des aspects, dont justement ce retour à la trame romanesque. Le personnage d'Elsa lui permet de condenser — thèmes omniprésents dans l'oeuvre de Gabrielle Roy — le drame du progrès, les tensions nées entre le passé et le présent. Tout au long de sa vie, Elsa va effectuer un tragique chassé-croisé entre «la civilisation blanche» et un retour aux coutumes ancestrales, se laissant tour à tour dévorer par le rythme frénétique et calculé des Blancs, leur désir insatiable de nouvelles possessions et leur préoccupation de l'avenir, avant de retomber dans le laisser-aller des Esquimaux. Cette alternance de rythmes et de modes de vie, Elsa l'a adoptée pour pouvoir mieux élever son enfant Jimmy, de sang mêlé et incarnation de la rencontre de ces deux civilisations. L'amour pour l'enfant blond et bouclé, né d'une unique rencontre avec un G.I., une nuit d'été, au bord de la route, sera la grande aventure de sa vie. En décrivant cet amour passionné et exclusif d'une mère pour son fils, Gabrielle Roy réussit à nous faire vivre de nouveau ce mystérieux et profond rapport mère-enfant, si central dans toute son oeuvre. Elsa, coeur simple, a reporté sur son enfant un véritable

culte. Le récit de cette vie faite d'abnégation, vouée à une passion unique, revêt une beauté sauvage et émouvante. C'est aussi, à ma connaissance, l'un des rares livres de Gabrielle Roy où l'amour occupe une place aussi importante. Même la courte rencontre d'Elsa et de son inconnu revêt un aspect miraculeux. Le pasteur en parle en ces termes: «Rien n'est moins prévisible. C'est, par excellence, le chemin mystérieux par lequel on est conduit à sa propre découverte. Tel qui commence dans une pauvre terre peut donner une fleur rare. Tel autre...»¹. Par trois fois, dans cette histoire, de manière extrêmement pudique, Gabrielle Roy aborde le problème du désir, si curieusement absent depuis *Bonheur d'occasion*. Ici, l'enfant d'Elsa, né de ce père du sud, aspire lui aussi à retourner dans le pays paternel. Il est présenté comme cette race de «graines voyageuses», porteuse de semences qui, dans la perspective de Gabrielle Roy, apporte le renouvellement, l'espoir en l'humanité, par les voies mystérieuses de la vie. La vieille Esquimaude Inès le fait pressentir à Elsa: «Grâce à la guerre et au mélange du sang, se formera peut-être donc à la fin la race humaine. Nous avons un pasteur autrefois, poursuivit-elle, qui ne parlait que de ça: une seule famille, toutes les nations réunies»².

Cette perspective semble être l'antidote que Gabrielle Roy oppose aux nouvelles de désastres et de guerres qui envahissent le monde de ses personnages les plus isolés, les plus solitaires, comme Elsa ou Alexandre Chenevert. Dans le cas de l'héroïne esquimaude, il est vrai que c'est par amour pour ce fils, errant à travers le monde, et qui se trouve peut-être quelque part au Vietnam, qu'elle suit avec autant d'intérêt les nouvelles. Mais, à travers la description du personnage, c'est aussi toute la compassion de l'auteur qui réapparaît, enveloppant d'une même sympathie oppresseurs et opprimés. Le Vietnamien est d'ailleurs vu comme semblable à l'Esquimau:

«Elle n'aurait donc pour rien sur terre manqué les mauvaises nouvelles de l'humanité qui étaient à la source de son plaisir «make-believe». Elle leur était fidèle comme un coucher du soleil au bout de l'immense horizon, comme à la rivière, et les attendait patiemment, assise au fond de la hutte, les mains croisées, le visage offert, en état d'attente, ainsi qu'au cinéma ou à l'église.

Elle laissait le tout déferler sur elle: désastres, conflagrations, comme ils disaient, incidents diplomatiques, espionnage, querelles, rencontres au sommet... sans être le moins affectée, attendant qu'il soit question du Vietnam; alors seulement elle prenait feu.

Cependant elle était loin de savoir pour qui prendre part dans cette guerre: pour les pauvres G.I. parachutés dans les mystérieuses forêts tropicales, et malheur à eux s'ils étaient pris vivants; ou pour les gens de pays, de visage semblable à ceux d'ici, que l'on arrosait du haut du ciel de ce qui brûle, tue, étouffe»³.

Vers la fin du livre, une lueur d'espoir va ranimer cette vie désormais solitaire, uniquement en attente de l'enfant qui doit revenir un jour. Le passage d'un avion dans le ciel et les bribes d'un message capté entretiennent cette attente. Cette fin de livre constitue l'une des plus

belles pages de Gabrielle Roy, pour la poésie, le rythme, le mouvement et la perspective qui s'en dégagent, ainsi que pour cette joie sereine, faite de dépouillement total:

«À moitié édentée, le dos pareille à l'arc tendu, la paupière plissée, inséparable de la fumée de cigarette, elle suivait en tout temps les bords de la sauvage Koksoak. Aux yeux des siens pourtant peu portés à rester eux-mêmes au logis, elle passait pour une incorrigible nomade; presque jamais on ne la trouvait chez elle.

Mais, plutôt, à travers le poudrolement fin et lumineux de la neige au soleil, ou en lutte contre les grandes bourrasques, on apercevait la maigre silhouette en marche, vent devant ou vent derrière.

Quand revenait l'été, on la revoyait, un peu plus usée, un peu plus courbée, passer au bord du ciel profond, parallèlement à la chaîne lointaine des vieilles montagnes les plus rabotées de la Terre.

Au crépuscule, il lui arrivait de suspendre son interminable marche. Elle regardait encore longuement le monde à l'heure de son enchantement. Puis elle se penchait pour ramasser des riens: un galet au reflet bleuté; un oeuf d'oiseau; ou de ces filaments de plante, fins, blonds et soyeux comme des cheveux d'enfant, qui sont faits pour porter au loin des graines voyageuses.

Elle les détachait brin à brin et soufflait dessus, son visage abîmé tout souriant de les voir monter et se répandre dans le soir»⁴.

Ainsi pour cet être à qui la vie a retiré l'unique source de joie, il reste encore, au fil de ce temps qui dépouille de tout, la beauté d'un monde éternellement jeune et en mouvement.

Le commencement et la fin de la vie se ressemblent et se touchent. La merveilleuse nouvelle du «Vieillard et l'enfant» de *La Route d'Altamont* nous l'avait déjà annoncé. Est-ce pour cette raison qu'au fur et à mesure que mûrit son oeuvre, Gabrielle Roy se tourne de plus en plus vers l'enfance et cette jeunesse du monde et des saisons, représentée par l'été que Martha, l'une des héroïnes voit en ces termes:

«Elle pensait à l'été, à tout ce qu'elle avait fait dans sa vie en faveur de cette courte saison, pour la retenir, l'embellir, la voir resplendir. Combien en effet ne l'avait-elle pas chérie, comme si pour l'été seulement, il valait la peine de se mettre en frais d'espoir. L'été est un grand mystère, pensait-elle, autant que l'espoir, autant que la jeunesse. Car vieille, brisée, presque morte en vérité, voici que Martha retournait, comme pour se chercher elle-même, dans les lointaines régions de sa propre jeunesse»⁵

Dans *Cet été qui chantait*, Gabrielle Roy a écrit un hymne à la nature québécoise, célébrant l'un des plus beaux endroits de la province, le Comté de Charlevoix, la Baie St-Paul, ou la Petite Rivière St-François, ainsi que les petites bêtes familières de la campagne québécoise, entrevues l'espace d'un été. Dans ce recueil de textes, qui semble rendre hommage à la Colette des *Dialogues de bêtes* (et l'on sait l'admiration que Gabrielle Roy a toujours publiquement rendue à Colette), Ga-

brielle Roy se laisse aller à son amour pour la nature, les paysages, et le monde animal jusqu'ici peu présent dans son oeuvre. Considéré comme oeuvre mineure, ce recueil a très peu retenu l'attention. Pourtant, ceux qui s'intéressent à l'évolution de la romancière, pourraient retrouver ici un univers élargi. Depuis la description de l'étang aux grenouilles, qui ouvre et ferme le recueil (évoquant la naissance de la vocation littéraire de la *Rue Deschambault*) jusqu'à l'évocation du souvenir des débuts de la maîtresse d'école dans la nouvelle «L'Enfant morte», les grands thèmes affleurent, les grandes interrogations reviennent, mais avec plus de sérénité. Et tout cet hymne se termine par une note lyrique et optimiste, par ce chant d'oiseaux: «Ici on est heureux... là-bas non... Quand on sera heureux ensemble, ce sera le paradis... le paradis... le paradis...»⁶.

Dans sa trajectoire, l'oeuvre de Gabrielle Roy m'apparaît comme un effort constant pour s'ouvrir le plus possible et comprendre toujours davantage les êtres les plus cosmopolites, les plus solitaires et relater chaleureusement chaque étape de leur marche à travers le vaste monde. Le dernier recueil de nouvelles, *Un Jardin au bout du monde* illustre cette recherche. Deux d'entre elles, comme l'auteur tient à nous le signaler, «publiées ailleurs réapparaissent ici sous une forme remaniée». Il s'agit d'«Un vagabond frappe à notre porte» et de «La Vallée Houdou». Ces nouvelles ne font que rappeler des éléments déjà connus, mais elles servent de liens et de jalons pour les deux autres nouvelles.

«Un vagabond frappe à notre porte» a pour héros principal une sorte de «Survenant» qui, en échange du gîte et du couvert, «apporte» les nouvelles de la parenté du Québec. Malgré ses mensonges, le «cousin» Gustave est décrit avec sympathie. Dans la série des nomades du recueil, il constitue le chaînon québécois et appartient à cette grande famille des «Survenants» déjà nombreux dans la littérature québécoise.

«Où iras-tu Sam Lee Wong?» décrit l'immigrant chinois arrivé dans l'Ouest au début du siècle. Venu d'un Orient encore plus lointain, réduit au souvenir des petites collines de son pays, Sam Lee Wong connaît le sort des milliers d'autres immigrants chinois: de par la loi, il sera blanchisseur, ou restaurateur dans quelque village perdu. Effacé et presque sans identité, Sam Lee Wong passera inaperçu au milieu de ces gens venus pourtant de tous les horizons, qui ne s'apercevront de son existence que la vieille du jour où il sera forcé de partir, chassé par le «progrès» que connaît le petit village. Le don de sympathie de Gabrielle Roy ne semble jamais aussi grand que lorsqu'elle décrit avec tant de délicatesse cette vie si solitaire qu'elle apparaît insolite, même aux habitants isolés de cette région: «Pourquoi tout d'un coup, au milieu d'eux qui étaient bien assez seuls, ce Chinois sans attache, sans rien? Ils rentrèrent chez eux et s'efforcèrent d'oublier l'image qu'ils avaient saisie au passage d'un homme s'installant à peu près comme un oiseau fait son nid, au hasard du monde»⁷. Cette solitude, Gabrielle Roy en connaît les raisons et les signale:

«Il existait alors au Canada une bien cruelle loi régissant l'entrée au pays d'immigrants chinois. Des hommes, quelques milliers par année, y étaient admis, mais ni femmes ni enfants. Plus tard la loi devait s'humaniser. Dans ces villages de l'Ouest perdu d'ennui et de songes tristes, dans les mêmes petits restaurants à odeur de graisse, dès lors on verrait, aux côtés de Sam Lee Wong, une petite femme un peu boulotte le soutenant de son mieux; quelquefois une marmaille d'enfants jaunes se bousculent à l'arrière du café; et si tout ce monde serait encore à part du village, du moins il le serait ensemble. Mais au temps de Sam Lee Wong une femme chinoise auprès de lui eût été aussi inimaginable que l'arrivée du Roi d'Angleterre à Horizon»⁸.

D'autres lois d'immigration que Gabrielle Roy n'a pas signalées complètent l'isolement de Sam Lee Wong et expliquent son incapacité à s'adapter au progrès, celle par exemple, qui lui interdit de faire appel, si son restaurant se développe, à de la main-d'oeuvre blanche. Mais oeuvre de compassion plus que de dénonciation, l'écriture de Gabrielle Roy suit avec tendresse le départ de ce nomade lancé sur les routes pour tenter un nouveau commencement, comme c'est le cas pour les Doukhobors de *La Vallée Houdou*.

Que reste-t-il à ceux qui, au bout de leur chemin à travers le monde, ont réussi à se construire un foyer, ou à ceux qui, au terme de leur vie, se présentent au seuil de la mort? Ces deux questions semblent se retrouver chez Martha, la vieille immigrante slave d'*Un Jardin au bout du monde*. À travers ces pages dépouillées qui essaient de décrire les dernières heures d'une femme installée dans un coin perdu de l'Ouest, toute occupée à préserver, pour quelque temps encore, un jardin rempli de fleurs, nous retrouvons pourtant une question qui se pose à Gabrielle Roy-écrivain:

En ce temps-là, souvent je me disais: à quoi bon ceci, à quoi bon cela? Écrire m'était une fatigue. Pourquoi inventer une autre histoire, et serait-elle plus proche de la réalité que ne le sont en eux-mêmes les faits? Qui croit encore aux histoires? Du reste toutes n'ont-elles pas été racontées? C'est à quoi je pensais ce jour où, la lumière baissant, sur cette route qui me semblait ne conduire nulle part, je vis, au plus creux de la désolation et de la sécheresse, surgir ces fleurs éclatantes...

Des pavots écarlates au coeur sombre, d'autres, roses, marginés d'une teinte plus accusée, quelques-uns comme de fine soie blanche chiffonnée sous la main offraient au vent leurs délicats visages plissés. Quelle pouvait être sous ce vent violent la durée de leur vie?»⁹

Plus tard, au coeur de la tempête, Martha se demandera pourquoi essayer de préserver, une journée de plus, ces fleurs vouées, comme les êtres, à la mort. Quelque part, dans la nouvelle, la réponse surgit d'elle-même: «Les fleurs n'étaient-elles pas, par leur naïveté, une sorte d'enfance éternelle de la création»¹⁰. Comme Martha, la femme solitaire qui décide de mettre toutes ses énergies pour protéger les fleurs les plus variées, créatures éphémères réunies en son jardin pour un dernier été, Gabrielle Roy a su accueillir dans son

oeuvre, tous ces êtres emportés par le temps, comme par ce vent à qui Martha se confie:

«Qu'il se souvienne parfois d'elle qui l'avait tant aimé, qu'en parcourant le pays, en remuant les herbes, il dise quelque chose de sa vie, cela suffirait, elle n'en demandait pas davantage; que le vent dans son ennui se console encore en elle et elle en cet esprit errant. Tout à coup, des voix, les unes graves, d'autres haussées jusqu'à l'aigu, éclatèrent en chœur, comme si, au dehors, un peuple d'âmes chantait dans la nuit»¹¹.

Thuong Vuong-Riddick
Université de Montréal

1. G. Roy: *La Rivière sans repos*. Montréal, Beauchemin, 1971, p. 164
2. Ibid., p. 226-227
3. Ibid, p. 299-300
4. Ibid, p. 314-315
5. G. Roy: *Un Jardin au bout du monde*, Montréal, Beauchemin, 1975, p. 211
6. G. Roy: *Cet été qui chantait*, Québec-Montréal, les Éditions Françaises, p. 74
7. G. Roy: *Un Jardin au bout du monde*, Montréal, Beauchemin, 1975, p. 74
8. Ibid, p. 87
9. Ibid, p. 155
10. Ibid, p. 170
11. Ibid, p. 217

La page du lecteur

Mystique du terroir et mystification folkloriste

par Yvon Boucher

Selon Victor-Lévy Beaulieu, il existe des «policiers du langage» qui veulent nous «passer ce sapin qui veut que nous soyons français». Les mots, «victimes de pitoyables censeurs et d'un phénomène urbain dont les manifestations ne nous appartenaient pas», ne sont plus ce qu'ils étaient, tout comme la nostalgie... VLB éditeur endosse donc, avec son cabotinage habituel, sa bougrine, son chapeau de paille et ses bottines laquées à la bouse de vache pour nous présenter, lui aussi un sapin, avec le *Dictionnaire de la langue québécoise rurale*¹ de David Rogers, linguiste au Royal Military College of Canada à Kingston... (sic).

Théoriquement, un dictionnaire contient tous les mots usuels employés par une entité culturelle donnée. Théoriquement aussi, la nécessité de la publication d'un

nouveau dictionnaire n'apparaît pas évidente s'il ne doit innover sur ceux qui existent déjà. En regard de ces deux affirmations, il est clair que le «dictionnaire» de Rogers n'est pas un dictionnaire et que cette «chose» n'aurait pas mérité publication. Pourquoi?

Tout d'abord parce que cet ouvrage «a été établi à partir d'une lecture de romans (onze romans québécois) au cours de laquelle (l'auteur) a relevé globalement le vocabulaire qui (lui) semblait caractériser le français québécois». Nous sommes donc en présence d'un lexique (recueil des mots employés par un auteur, dans une oeuvre littéraire) constitué à partir d'un corpus si minime qu'il ne peut prétendre, en aucun cas, nous parler de «la langue québécoise rurale». Tout au plus, peut-on parler d'un *Lexique de la*

langue de quelques romans québécois ruraux. La nuance est de taille si l'on considère le caractère d'exhaustivité qui doit caractériser tout dictionnaire.

Ensuite, parce qu'en regard d'un glossaire du parler d'ici (rural ou pas), le livre de Rogers n'arrive pas à la cheville de la somme incontestable qu'est le *Glossaire du Parler Français au Canada*, que nous désignerons par *GPFC*, et que Beaulieu désigne, dans sa préface, comme étant le normatif produit de la Société du *Bon* (c'est moi qui souligne) *Parler Français au Canada*: lapsus qui est au coeur même de toutes les idées incohérentes que cet auteur a défendues, autour du langage, au cours des dernières années; lapsus qui en dit long sur son incompréhension profonde de toutes les formes de taxonomie du langage.